

Dans son incroyable désert de Fontenay-aux-Roses  
un misanthrope dont la radio a fait une vedette

# PAUL LÉAUTAUD

raconté par Georges REYER et vu par IZIS

**D**EUX bougies brûlent sur la table. La plume d'oie court sur le papier. Enveloppé dans sa houppelande, le bonnet de fourrure enfoncé jusqu'aux yeux, les lunettes sur le bout du nez et le bout du nez sur son grimoire, le Misanthrope, courbé sur son établi, s'adonne avec délices à sa misanthropie. Un sourire sardonique éclaire par instant le vieux visage fripé par trop de grimaces, et le regard levé au-dessus des verres s'allume aux bougies de courtes flammes diaboliques. Puis la plume d'oie repart en grinçant sur le papier. Immobile sur le dossier d'un fauteuil, un chat jaune — hiératique — suit de son œil vert le manège du vieil alchimiste qui distille son poison.

C'est l'heure où la rampe s'allume dans les théâtres et où Alceste, irrité par Philinte et désespérant de Célimène, lance ses invectives contre les coquettes et les fourbes. Ici, dans la solitude, le silence et la nuit, Alceste écrit. Nous ne sommes pas à la Comédie-Française mais à Fontenay-aux-Roses, chez Paul Léautaud. C'est pourtant le Misanthrope qui est là, mais si vieux, racorni et confit dans sa misanthropie, qu'il donnerait le cauchemar à Philinte — et le fou rire à Célimène.

Si Molière imagina la vieillesse d'Alceste, il dut pressentir Léautaud. Jamais homme sans doute ne s'identifia davantage au personnage, n'épousa à ce point ses humeurs et ne poussa si loin son destin. Toutes les extravagances qu'Alceste, dans son dépit des hommes — et des femmes — rêva de commettre, Léautaud les a commises. Ce monde des fourbes et des coquettes que « l'homme aux rubans verts » jurait de quitter pour se retirer dans un désert et y vivre en sauvage, Léautaud l'a réellement quitté, et c'est en sauvage qu'il vit depuis près de cinquante ans dans son désert de banlieue. Ces *méchants auteurs* que le Misanthrope se refusait à applaudir, Léautaud s'est fait critique pour les siffler. Cette *effroyable haine* qu'Alceste nourrissait contre la *nature humaine*, l'ermite de Fontenay-aux-Roses l'a professée toute sa vie. Et si, à soixante-dix-neuf ans, il a fait ses débuts devant le micro — lui qui hait la radio et n'a jamais eu de poste — ce fut pour dire enfin son fait à cette humanité que pendant trois quarts de siècle il avait poursuivie de ses brocards et de ses sarcasmes sans pouvoir l'atteindre.

**L** espérait le scandale, les brimades, la mise à l'index. Il obtint une manière de triomphe. Inconnu du grand public, lui qui écrivait depuis cinquante ans, il était célèbre au bout de six semaines. On le proclamait « la vedette numéro un de la Radio ». Et il l'était. Des producteurs sollicitaient sa collaboration. On lui offrait des cachets de star. Il reçut des milliers de lettres. Des auditeurs l'injuriaient. D'autres le portaient aux nues. Des femmes du monde l'invitaient à dîner. Certaines, forçant sa porte, s'introduisaient chez lui. Un père de famille le menaçait de sa canne. Un étudiant le suppliait de lui envoyer ses œuvres complètes. Une institutrice lui offrit sa main. Un inconnu déposa une bouteille de champagne sur les marches de son perron. Un tailleur de province lui demanda ses mesures pour lui faire ce « pantalon à grands carreaux » — ce pantalon de clown — dont il avait eu envie toute sa vie.

Il refusait tout, en bloc, furieux des louanges, ravi des injures, goûtant jusqu'à la jubilation « la hêlèse de cette foule en délire ».

Le prix de ses livres, devenus introuvables, montait en flèche. Les mille volumes de son premier roman, *Le Petit Ami*, publié en 1903, avaient mis près d'un demi-siècle à s'écouler. Les bibliophiles se les disputent aujourd'hui. Un exemplaire sur Hollande, marqué 7 fr. 50, a été adjugé 70.000 francs à l'Hôtel Drouot.

Après toute une vie d'obscurité c'était la gloire, et, s'il l'avait voulu : la fortune. Mais il n'en voulait pas. « Cabotinage ! » raillait-il. « Quelle fumisterie, cette Radio ! Si l'on n'avait coupé les trois quarts de ce que j'avais dit, alors, oui, on aurait ri ! »

La censure eut beau tailler dans les propos du terrible cynique, l'auditeur — souvent choqué, parfois scandalisé — n'en avait pas moins ri.

« Nous ne pouvons passer aux mêmes heures, disait Robert Beauvais, nous avons le même public ! »

C'était presque vrai. De ces « Entretiens » littéraires, Paul Léautaud, admirablement secondé par son partenaire Robert Mallet, avait fait des spectacles hors série. Chaque émission était une entrée de piste. Mallet, jouant Philinte, mais à la manière de M. Loyal, arrachait au vieil Alceste, devenu Footitt ou Chocolat, ses boutades les plus cinglantes, et — au fouet — lui faisait exécuter ses cabrioles les plus folles. On ne suivait pas seulement le dialogue des deux compères, on les voyait feindre, s'empoigner, jongler, puis, leur tour exécuté, tomber dans les bras l'un de l'autre en éclatant de rire.

**L**e rire de Léautaud, ce rire en sept notes, jaillissant, irrésistible, devint aussi populaire que le « Pourquoi ? » de Grock.

Les « Entretiens » avaient été découpés en vingt-huit séquences d'une heure. Ils se poursuivaient pendant trente-huit émissions — vingt-huit sur la Chaîne Nationale, dix sur Paris-Inter.

Jamais émission pourtant ne frôla de si près le scandale.

À la Radio comme dans ses chroniques, les « Lettres » et le « Théâtre » n'étaient prétexte pour Léautaud qu'à parler de lui-même, de ses parents et de ses bêtes — de ses bêtes surtout qui, dans l'ordre de ses affections, ont toujours passé bien avant n'importe quel être humain. Pour elles seules il montrait une sensibilité d'autant plus choquante que pour tout le reste il affichait une sécheresse, une cruauté, un cynisme parfois insoutenables.

Un soir, Mallet lui demanda d'évoquer les derniers instants de son père. Léautaud l'avait toujours détesté. On le savait. On n'aurait jamais cru pourtant qu'il aurait le front de répéter le mot atroce qu'il avait eu alors. Firmin Léautaud était mort en 1903, le jour du Mardi-Gras. Annonçant la nouvelle à Alfred Vallette, directeur du *Mercure de France*, l'effroyable cynique avait écrit :

« Quelle singulière idée, pour un jour de Mardi-Gras, que de s'habiller en mort ! »

On imagine le haut-le-corps des familles à l'écoute.

Un autre soir, il parla de sa mère.

« Je n'ai jamais eu de chance avec les femmes ! J'étais à peine né qu'elle me plantait là ! »

Après cette boutade sinistre, le rire fusa, sarcastique — le rire même du démon.

C'était un peu ce démon que nous nous apprêtions à affronter le soir de décembre, enfumé de brouillard, où nous allâmes surprendre dans sa retraite de Fontenay-aux-Roses le plus grand cynique de ce temps.

Un camion entrant à reculons dans le jardin. Tout un matériel d'entreprise de démolition traînait dans les broussailles. La maison ouverte à tout venant semblait à l'abandon. Il ne restait rien de ce domaine, si bien clos à la curiosité des passants, dont Léautaud a si souvent parlé. Nous ne voyions qu'un terrain vague conduisant à un pavillon d'un étage sentant la ruine. La porte du perron, vermoulue, ne fermait plus depuis longtemps. Un vieux fauteuil d'osier, des caisses, des outils de jardin rouillés, tout un débarras de marchés aux puces encombraient le vestibule exigü. Un escalier d'hôtel borgne montait à l'étage. J'appelai : « M. Léautaud ! » Rien ne répondit. Au mur, sur le palier du premier, une pancarte donnait cet avertissement sinistre : « En cas d'accident, appeler Police-Secours : Robinson 02-52. » Nous crûmes que Léautaud était mort, là, tout seul, parmi ses bêtes. Une voix furibonde nous rassura. La porte s'ouvrit. Deux chats nous coulèrent entre les jambes. Ce ne fut pas Alceste qui parut, mais Harpagon, Harpagon glapissant, gémissant après ses chats comme l'autre après sa cassette. Il râlait, s'étranglait. Ses démêlés avec sa propriétaire qui faisait abattre sa clôture, ses arbres et son kiosque ; ses griefs contre les entrepreneurs qui l'empêchaient de travailler ; sa haine de la radio qui lui envoyait tous les imbéciles de la terre, se conjuguant avec la perte de ses chats — dont il nous rendait responsables — nourrissaient sa fureur d'un feu qui semblait ne jamais devoir s'éteindre.



MINETTE, BONBON, JAUNETTE (ET LEURS PETITS) SONT LES DERNIERS COMPAGNS DE LEAUTAUD.

DANS SA VIE, IL A EU 150 CHIENS, 300 CHATS, UNE CHEVRE, UNE GUENON, UNE OIE.

Le vieux philosophe n'a qu'une famille : ses chats

**N**ous bousculant, il dégringola l'escalier en tempêtant. Il reparut un moment après tenant ses deux chats dans ses bras. Il les caressait de la joue, les taquinait du bout du nez, les prenant à témoin de la sottise et de la muflerie de ce temps.

Puis son rire fusa, ce rire qui le sauve de l'apoplexie foudroyante chaque fois que le spectacle de l'imbécillité humaine le menace d'un « coup de sang ». Posant ses chats à terre, il se mit à aller et venir dans la pièce, enfournant une bûche dans le petit poêle à bois, surveillant le repas de ses chats, rangeant la « demi-baguette » et le morceau de fromage qui devaient composer son dîner. Les gémissements alternaient avec les fusées de rire.

Engoncé dans sa robe de chambre à doublure rouge, ouverte sur un extraordinaire chandail vert, son bonnet de castor mité enfoncé jusqu'aux yeux, il avait l'air d'un vieux clown répétant son entrée de piste dans la coulisse.

Nous envoyant à tous les diables — en nous montrant des sièges ! — il se rassit à sa table, tailla au canif sa plume d'oie, et se remit à écrire à la clarté de ses deux bougies. Le chat jaune avait repris sa pose d'oracle sur le dossier du fauteuil, devant la fenêtre. Cinq autres matous, se coülant de dessous les meubles, venaient faire le gros dos contre les jambes du vieux magicien, puis allaient s'étendre devant le poêle. Toute une vie secrète, chaleureuse, semblait sourdre de cette pièce enfumée, d'un dénuement de mansarde. On cherchait en vain la commode aux belles ferrures, l'étagère aux livres, la chaise de Doucet dont Léautaud parle dans ses chroniques, et ce buste de Diderot auquel il adressa tant de soliloques sarcastiques ou frivoles en rentrant du théâtre après quelque stupide spectacle. Tout cela, qui gênait sans doute les chats, avait disparu dans un fourre-tout voisin. Les bûches empilées de chaque côté du poêle, les assiettes trainant sur le plancher, le moulin à café posé près d'une boîte à outils sur la table de travail, les fauteuils défoncés, la fenêtre sans rideaux disaient l'indifférence du locataire à tout décorum « bourgeois » — et même « artiste » car, à l'exception d'une aquarelle — Marie Laurencin par elle-même — il n'y avait aux murs que des chromos encrassés, un portrait de Molière — hors-texte détaché de *L'illustration* — et une photographie jaunie de Rémy de Gourmont. La cheminée de marbre blanc, avec sa glace ternie, rappelait en vain que cette pièce avait été autrefois une chambre à coucher. De ce qui avait été intimité, douceur familiale, il ne subsistait rien. On aurait dit que l'homme qui vivait là s'était appliqué à effacer tout souvenir d'un foyer. Le caractère insolite de ce cabinet de travail — sans un livre — s'expliquait soudain lorsqu'on apercevait le grillage qui remplaçait une porte de communication, et, accrochée à ce grillage, une guenon.

**C**ETTE échoppe d'écrivain, avec son établi près de la fenêtre, n'était que le recoin dévolu à l'homme dans cette ménagerie.

Paul Léautaud ne vit pas chez lui, mais chez ses bêtes. Ce sont elles qui ont vidé peu à peu la maison des livres, des bibelots et des meubles inutiles, pour la transformer en une grande niche pleine de choses où l'on peut s'étendre, bondir et se faire les griffes.

Si le pavillon de Fontenay paraît aujourd'hui à l'abandon et si triste c'est parce qu'il est presque vide. Léautaud n'y vit plus qu'avec Guenette, sa guenon, Minette, Bonbon, Jaunette et leur progéniture : Minette II, Bonbon II et Jaunette II, ses six chats. C'est la solitude. Bon an, mal an, pendant près d'un demi-siècle, il y eut toujours ici une quinzaine de chiens et une trentaine de chats. A la *Belle Epoque* — un peu avant 1914 — Paul Léautaud avait vingt-deux chiens, trente-huit chats, une chèvre blanche et une oie « nommée Aurel » ; Aurel était le nom d'une femme de lettres qu'il poursuivait de sa fidèle inimitié. C'était le paradis des bêtes. Elles circulaient librement du pavillon, dont la porte restait ouverte jour et nuit, au grand jardin où les marronniers, les cerisiers, les acacias, les pêchers et les lilas, redevenus sauvages, formaient avec les hautes herbes, les broussailles et les ronces, un inextricable maquis.

Défense aux étrangers  
de fouler son jardin  
qui est le cimetière  
de 450 bêtes



Léautaud a dit, avec nostalgie, ce qu'était alors cet Eden de banlieue :  
« C'est d'abord le feuillage d'un haut marronnier qui pénètre presque dans ma chambre, puis un jardin que continuent pour les yeux, au-delà de légères clôtures, d'autres jardins, comme un grand parc sans maison. Là-bas, au loin, un train qui passe, et plus loin encore, sur un coteau, Robinson, dans un peu de lumière et le bruit léger des musiques. Si j'abaisse mes regards, je vois mes chiens couchés ça et là, dormant et guettant, la mobile tache de l'oie qui se promène, et, là, au pied d'un autre marronnier, l'autre tache blanche de la chèvre qui somnole au bout de sa corde. De temps en temps un de mes chats passe, rentrant à la maison ou la quittant pour aller flâner. Par-dessus tout cela, la nuit, le silence, à peine troublés par l'heure qui sonne quelque part ou par le lointain aboiement d'un chien. »

Aujourd'hui le « petit bois » qui séparait la maison de la rue a disparu. La propriétaire l'a fait abattre pour percer une allée de garage. Mais derrière le pavillon, le maquis est demeuré intact, avec ses troncs moussus, ses ronces, ses entrelacs de branches et son tuf de bois mort et de feuilles où l'on enfonce jusqu'aux genoux. Pourtant les chats eux-mêmes ne s'aventurent plus dans ce domaine désenchanté.

Ce parc est devenu un cimetière. Trois cents chats, cent cinquante chiens y sont enterrés. Les tombes sont alignées le long des murs de clôture. L'homme qui ne salue pas les enterrements — « Pourquoi saluerais-je, mort, un homme que je n'aurais pas salué vivant ? » — n'a pas voulu qu'un visiteur ignorant ou sacrilège pût fouler de ses pas les tertres de ses amis.

Parfois, le soir, il va leur rendre visite. Il possède le plan de son cimetière avec l'indication de chaque tombe. Mais il n'a pas besoin de le consulter pour retrouver le coin de terre, caché sous les branches, où repose le « gentil compagnon » dont le nom, le visage et les mille traits de caractère sont restés inscrits dans son cœur.

La tombe de Singe est là, sous un acacia, près de la maison. S'il reste, dans cent ans, une page de Léautaud, ce sera celle où il a décrit la mort de Singe :

« Rira qui voudra. Moi qui ris de tout plus que personne, je me moque bien de ceux qui rient. C'était un petit griffon bruxellois, à longs poils feu, pas plus gros qu'un chat de bonne taille. Il devait à sa drôlerie, à la malice éveillée de sa frimousse un peu simiesque, ses deux noms : Monkey, Singe. Je le tenais de mon ami Rouveyre... C'était en 1913. Seulement cinq années, et voilà qu'il est mort. Un être charmant, un intelligent petit bonhomme de chien. Sa petitesse, sa fragilité, sa vivacité remplissaient ma maison de soucis et d'attentions. Je revis ici, en parlant de lui, la soirée qu'il est mort. Je le revois étendu à terre, sur un oreiller, à deux pas de ma table de travail, tout le corps secoué de convulsions qu'on maîtrisait à grand-peine. Plus d'une heure ainsi, puis un dernier spasme, un cri, une plainte, et ce fut fait. Alors, à genoux auprès de lui, plein de sanglots, le visage presque sur son corps, je le caressai, je lui parlai : « Petit bonhomme ! Petit bonhomme ! » Je ne trouvais que ces mots dans mon chagrin. Le lendemain matin je l'emportai dans un petit kiosque à l'écart dans le jardin, et le dimanche qui suivit je l'enterrai... Pour la dernière fois je lui dis adieu : « Singe, Singe ! C'est donc fini. On ne gambadera plus dans le jardin avec ses amis chats. On ne sautera plus sur la table pour mieux fêter mon arrivée chaque soir. On ne sera plus auprès de moi, pendant de longues veillées, à me regarder lire ou écrire, on ne dormira plus sur le traversin, à côté de mon oreiller, une patte posée si amicalement contre ma tête. La bonté, l'intelligence, l'attachement, le plaisir de vivre, c'est donc fini ! »

L'HOMME qui a écrit cela est le même à qui la mort de son père n'a arraché qu'une atroce boutade.

Tout le mystère Léautaud — qui ne respecta jamais rien — que les textes ! — est là, entre ces deux textes.

Sa page de *Journal* terminée, le misanthrope se redresse et lorgne par-dessus ses verres cerclés de fer :

« Pas de famille ! Allons donc ! J'ai une compagne fidèle... »

De sa plume d'oie, il nous montre la guenon qui grimace, accrochée au grillage.

« J'ai des amis sincères. »

Du regard il dénombre ses six chats couchés devant le poêle ou ronronnant au creux des fauteuils.

« Une compagne fidèle, des amis sincères. Combien d'hommes peuvent en dire autant ! »

Le rire jaillit — sardonique.

Un jour, à la Chambre, le président Herriot n'avait pu contenir son émotion en parlant de sa mère malade. On rapporta la scène à Léautaud. Il ricana : « Des larmes ? Pouah ! Cet Herriot, quelle vieille modiste ! » C'est la crainte de passer pour « une vieille modiste » qui a fait de Léautaud le cynique qu'il est devenu. Pourtant, le masque du misanthrope cache mal le visage navré de Poil de Carotte. Les deux romans qu'il a publiés, ses études critiques, les centaines de chroniques qu'il écrivit au *Mercure de France*, à la *Nouvelle Revue Française*, aux *Nouvelles Littéraires* et dans dix autres revues, les dix mille pages de son *Journal* — commencé en 1893, en même temps que celui de Gide, et dont quelques centaines de feuillets seulement ont été publiés — toute cette œuvre n'est que la longue confession, camouflée sous le rire et les sarcasmes, de son enfance malheureuse.

C'est sa *Chanson du Mal-Aimé*.

A quatre-vingt-deux ans, Léautaud est toujours le petit garçon de cinq ans — sans maman — qui se cachait sous la table de la salle à manger, en serrant son chien *Tabac* dans ses bras, les soirs où son père était sorti sans lui dire bonsoir.

Il ne pleurait pas. Un garçon de cinq ans ne pleure pas, surtout s'il est un Léautaud. Il serre son chien dans ses bras. Seulement, il n'oublie pas.

Léautaud n'a jamais pardonné à ses parents de ne l'avoir pas aimé. S'il a parlé de son père avec une telle hargne, et de sa mère, qui l'abandonna, avec un tel mépris, c'est que la blessure — jamais avouée — ne s'est jamais fermée.

Il s'est souvent félicité — avec une ironie grinçante — de cette indifférence des siens : « Est-ce que je serais le bonhomme que je suis si j'avais joui de la bonne famille d'usage ? » Et il raillait : « Bon foyer que celui des artistes ! » Ce foyer est le seul qu'il ait connu. Ses parents étaient comédiens. Il peut dire qu'il est né dans un théâtre.

Firmin Léautaud, « Premier Prix de tragédie du Conservatoire » avant de devenir « Premier souffleur de la Comédie-Française », était un bellâtre de peu de talent, mais de beaucoup d'entregent qui ne trouva son véritable emploi que le jour où il quitta les planches pour passer dessous. Le « père Léautaud », qui lui aussi n'eut jamais de tendresse que pour ses chiens, inspirait à son fils une insurmontable terreur. Quant à sa mère, « qui le planta là, à peine né », Paul Léautaud n'eut guère l'occasion d'éprouver les sentiments de « cette créature frivole » qui jouait apparemment mieux les coquettes à la ville qu'à la scène, puisqu'elle ne réussit jamais à s'y faire un nom.

« J'ai bien passé, en tout, avec elle une huitaine de jours — d'ailleurs fort agréables », dit-il.

Poil de Carotte éclate de rire, en reniflant ses larmes.

Livré à son père, qu'il embarrasse, le jeune Léautaud reporte sa tendresse sur sa bonne, Marie Pezé. Comme il aime la danse et les lumières, cette singulière nurse l'emmène à l'*Elysée-Montmartre*, le *Moulin-Rouge* de l'époque. Il a huit ans. C'est un gamin de Paris. Né rue Molière — où Voltaire eut son théâtre — il fait ses classes dans le quartier Bréda, où la vertu ne court pas les rues. Les belles amies de son père — toutes comédiennes — le dorlotent ou le tarabustent selon leur humeur et celle du maître. L'appartement de la rue des Martyrs est un vrai théâtre. A longueur de journées — et parfois de nuit — on y joue la comédie dans les deux salons. Firmin Léautaud, qui a obtenu le monopole des pièces d'Alexandre Dumas, fait répéter chez lui les troupes qu'il envoie tourner en province.

**T**ROIS fois par semaine son père l'emmène à la Comédie-Française. C'est des coulisses et du trou du souffleur qu'il découvre les règles sévères de ce monde enchanté et truqué qu'est le théâtre.

Il ne sera jamais dupe. Belle leçon pour un enfant que de voir ces gosses, pleurnichant l'instant d'avant derrière le décor, danser un air ravi sur la musique de Lulli, le ballet marmitons et des garçons tailleurs du *Bourgeois gentilhomme*.



S'il aime scandaliser son public  
c'est que ce fils d'acteurs est un comédien-né

C'est là que Paul Léautaud prend ce goût du théâtre qu'il aura toute sa vie. C'est là surtout qu'il fait son apprentissage de comédien. Il sait qu'on n'a pas plus le droit d'être triste que d'être sot, et que le premier devoir d'un artiste est de briller et de distraire. Il n'oubliera jamais cet enseignement. A la ville — faute de pouvoir le faire à la scène — il se conduira toujours « en artiste », parfois en clown.

Paul Léautaud connaît le répertoire. Il le prouve à l'occasion. Son père, qui mène grand train, se montre très ladre avec lui. Il l'a mis à l'école communale à Courbevoie, et à quinze ans et demi le place en apprentissage chez un marchand de tissus du Sentier.

« Je ne sais comment tu jouais *l'Avare* au théâtre, lui dit un jour son fils, mais à la ville tu y as bien du relief ! »

Et il claqua la porte.

Commis, saute-ruisseau, « tribun » dans une ganterie, il fait dix métiers avant d'entrer comme clerc dans une étude d'avoué, puis chez un administrateur judiciaire où il passera, en tout, une vingtaine d'années.

« J'ai été employé toute ma vie », pourra dire plus tard le plus extraordinaire bohème de ce temps. C'est vrai. Même au *Mercure*, où il restera quarante ans, il sera toujours un employé.

A vingt ans, logeant dans une mansarde de la rue de Condé, il fait des vers et rêve de théâtre. Mounet l'entend dans une scène de *Ruy Blas*. « Vous avez des dons comiques, dit l'acteur à l'apprenti tragédien. Devenez auteur ! »

Léautaud suit ce conseil. Commis le jour, poète la nuit, il écrit et se grise de lecture. « Molière, Beaumarchais, Stendhal, merveilleuses années... »

Ses dons comiques, il les emploie à poursuivre son père de son « implacable attachement filial ». Affublé d'un chapeau-claque, d'un manteau troué et de chaussures du répertoire « empruntées au père Léautaud », il va guetter « Monsieur le premier souffleur » à la sortie de la Comédie-Française, et lui joue de telles comédies que le vieux dandy tire vivement un louis de son gousset pour se débarrasser de ce pitre scandaleux. Poil de Carotte se venge. Il se vengera toute sa vie. Sa « rencontre » avec sa mère — il a près de trente ans — au chevet de sa tante mourante, lui donne le dénouement de son roman *Le Petit Ami*, qui obtient deux voix au Prix Goncourt en 1903. La mort de son père, un peu plus tard, lui inspire le sujet de son second récit : *In Memoriam*, publié en 1904.

« Mes parents m'auront tout de même donné quelque chose ! » raille-t-il.

L'auteur de ces œuvres cyniques n'en demeure pas moins, à trente ans, le gamin qui se cachait sous la table, en serrant son chien dans ses bras. Ce chien, il le serrera toute sa vie sur son cœur.

Impudent, persifleur, raillant l'amitié, moquant l'amour, ne cherchant qu'à choquer et à scandaliser, Poil de Carotte trompe sa fringale de tendresse en chérissant les bêtes.

« Plus elles sont malheureuses, plus je les aime. »

Une passion naît qui va devenir son vice, sa folie.

**L**ES aventures de ce Parisien de la Belle Epoque ne sont pas ses liaisons avec quelque « lorette » ou quelque actrice du Boulevard, mais ses rencontres avec un chien perdu, un chat abandonné trouvés, la nuit, dans quelque ruisseau. Lui qui n'affecte avec les femmes que les sentiments les plus grossiers, il réserve à ses « conquêtes à quatre pattes » un fond insoupçonné de sensibilité et de délicatesse. Il les héberge, les choie, se prive de dîner pour les nourrir, parfois de dormir pour les soigner. La mère la plus tendre n'a pas plus d'attentions et de soins pour ses petits. Sa chambre devient une ménagerie. Ses logeurs ont beau protester, se fâcher. Il préfère déménager plutôt que d'abandonner une de ses bêtes. Il quitte la mansarde de la rue Monsieur-le-Prince qu'il partageait avec son ami Van Bever, va s'installer rue Rousset, dans un hangar qu'il transforme en chenil, puis dans un taudis du passage Stanislas. Il a six chiens, douze chats. Les voisins se plaignent. On le chasse. Il cherche vainement dans le quartier Notre-Dame-de-Lorette un rez-de-chaussée où il pourrait s'établir avec sa famille nombreuse. N'en trouvant pas, il se résout à émigrer en banlieue. Robinson le tente. Mais la vue des ânes, menés à coups de canne, le dimanche, par les Parisiens en goguette, lui rend le pays odieux. Il trouve enfin, en 1911, à Fontenay-aux-Roses, ce pavillon dans ce jardin à l'abandon. Le site ne lui plaît guère, mais il convient à ses compagnons. Il s'y installe.

« Dans ma vie, je n'ai jamais été capable de sacrifices que pour les bêtes », dira-t-il.

Le sacrifice est gros, pour ce Parisien de Paris, fou de sa ville, et qui déteste la campagne, de se retirer dans ce « trou de banlieue ». L'existence qu'il mène s'accommode mal de cet exil. Grâce à Rémy de Gourmont, il est devenu critique dramatique du *Mercur* de France, et ses fonctions l'obligent à aller plusieurs soirs par semaine au spectacle. En sortant de son bureau, à 6 heures, il lui faut courir chez le boucher acheter la viande pour les chiens ; chez le tripier et le poissonnier pour trouver la pitance des chats, se précipiter à la gare de la rue Gay-Lussac et prendre le premier train pour Fontenay. La station est dans le bas de la bourgade. Sa maison sur la hauteur. Il gravit la côte au pas de course, chargé comme un baudet, prépare en toute hâte la soupe de sa ménagerie, et la meute rassasiée, toujours courant, reprend, sans avoir diné, le train pour Paris. Il avale quatre actes, parfois cinq et, le rideau à peine tombé, reprend la galopade pour sauter dans le *train des théâtres*. Comme il arrive que les « générales » finissent tard, il a dû louer un pied-à-terre rue Dauphine. Ce logis de secours s'emplit à son tour de ses amis de rencontre.

Lui qui s'est voué au célibat pour échapper aux servitudes d'un foyer, le voilà chargé de deux maisons, de deux familles. Et quelles familles ! Quinze ou vingt chiens, trente ou quarante chats, une chèvre, une guenon, une oie. Et cet âne du Luxembourg, qui l'attend chaque soir, et auquel il doit une visite !

Une telle vie, pour tout autre, serait un enfer. Elle l'enchanter. Ses appointements d'employé — il cumule, au *Mercure*, les fonctions de critique dramatique et de secrétaire de rédaction — lui permettent tout juste de nourrir sa double nichée et de régler les honoraires du vétérinaire. La crise d'épilepsie d'un de ses chats lui fait manquer une « générale ». La mort d'un de ses chiens lui donne un tel choc qu'il ne peut écrire sa chronique du mois.

Jamais critique dramatique, possédé par une passion plus tyrannique, n'a exercé ses fonctions dans de telles conditions ni avec une pareille désinvolture. Si la pièce lui plaît, il n'en parle pas. « On a plus envie d'écrire sur ce qu'on n'aime pas que sur ce qu'on aime », affirme-t-il. Si elle l'ennuie, il l'exécute en trois boutades et, en huit pages bien serrées, entretient le lecteur de ses chiens, de ses chats, et du plaisir qu'il éprouve, « après quelque sottise soirée » à se retrouver parmi ses bêtes qui, « toutes bêtes qu'elles sont, ont encore plus d'esprit que tous ces auteurs ! ».

Il arrive que le lecteur se plaigne et réclame le compte rendu de la dernière pièce d'Edmond Rostand ou d'Henri Bernstein. Dans le numéro suivant du *Mercure*, Léautaud — qui signe Maurice Boissard — s'excuse de sa négligence, et pour la justifier, écrit l'oraison funèbre d'un de ses chiens — sans dire un mot de *Chantecler* ou du *Voleur* !

**P**ENDANT quarante ans il assiste à toutes les « générales ». Ses boutades, son rire, ses méchancetés, autant que son accoutrement toujours un peu clownesque, font de lui un des personnages de la comédie parisienne. Ce « Chamfort de banlieue », comme l'appellent les auteurs qu'il maltraite, a la dent dure. Il est injuste, partial. Il nie Claudel, raille Gide, et bâille aux pièces de Feydeau et de Courteline. Il a ses têtes de turc : Bernstein, Bataille, de Flers et Caillavet, et derrière eux — à l'exception de Sacha Guitry — tous les auteurs du Boulevard. Il ne se trompe pourtant pas sur Ibsen, Becque, Jules Renard, Mirbeau, Tristan Bernard, ni sur des hommes comme Antoine, Lugné-Poe, Copeau, Dullin, Jouvet. Il découvre même une « gamine qui a du chien » : Mistinguett !

Un hiver, n'ayant pas de manteau, il se rend au théâtre affublé de deux vestons, l'un dépassant l'autre.

« Nous sommes certainement les deux individus les plus pauvres de cette salle », lui dit André Billy.

« Pauvres ! Trouvez-moi un autre spectateur qui ait deux vestons ! »

Un mot rosse, un éclat de rire le consolent des pires misères.

Une femme qu'il a beaucoup aimée le quitte. Elle revient le voir peu après la rupture :

« Tiens, vous avez un nouveau chien ? » dit-elle.

« Eh oui, ma chère. Une bête s'en va. Une autre arrive ! »

Le chapeau d'une spectatrice lui cache la scène. Il lui demande de l'ôter. Elle refuse. Il susurre :

« Il n'y a vraiment que les femmes pour prendre tant de soin à couvrir ce dans quoi précisément il n'y a rien ! »

Un médecin l'aborde au foyer :

« Vous savez qu'il est malsain d'avoir tant de chiens chez soi ! »

« Est-il plus sain d'y avoir un médecin ? »

« Je vois que Monsieur est un disciple de Molière ! »

« Je crains que Monsieur ne soit un de ses personnages ! »

Il lui arrive, dans ses chroniques dramatiques de parler de théâtre. C'est généralement pour « éreinter » la pièce d'un ami de son patron « Monsieur Vallette » ou de la patronne : Rachilde. Oronte a beau être l'intime du ménage, Alceste ne saurait applaudir ses fadaïses. Quand Rachilde se fâche, Léautaud, sans quitter la maison, va porter sa chronique à la N.R.F. C'est pour y railler féroce<sup>ment</sup> un des grands auteurs de la maison : Jules Romains, qui s'est fait professeur de poésie. Il lui faut encore plier bagage.

## Toute sa fortune : sa pension de vieux travailleur

**L**ui qui a toujours eu le goût des « bouffonneries macabres », il lui en arrive une plaisante en 1942. On annonce sa mort. Vingt confrères écrivent son oraison funèbre. Il remercie les auteurs, en leur signalant certaines négligences de style. « Il ne s'agit d'ailleurs que d'une « répétition générale ! » précise-t-il.

Et pour n'être point trahi à la « première », il écrit lui-même son épitaphe :

*Ici gît Paul Léautaud.  
Plus connu : Maurice Boissard.  
Ecrivait et parlait sans fard,  
Immolant tout à un bon mot.  
Quand on l'enterra : « C'est bien tôt »,  
Dirent quelques-uns, mais, à part,  
Beaucoup pensèrent : « C'est bien tard ! »*

Donné pour mort, le vieil Alceste s'enterre dans son désert de banlieue. Une à une ses bêtes meurent. Il les couche dans le jardin et ne les remplace pas. Un début de cataracte voile son œil qu'il voulut sans larmes. Sa canne de théâtre est devenue son bâton de vieillesse. Il s'essouffle dans le raidillon qui mène à sa maison. Il n'a pour toute fortune que sa pension de « vieux travailleur ». C'est plus qu'il ne lui en faut pour nourrir sa maisonnée. Lui ? Il n'a jamais eu de besoins : un peu de pain, un morceau de fromage, un verre d'eau — mais la liberté, le droit au rire, de tout moquer, d'être léger, impertinent, et d'écrire — à la plume d'oie — ces petits riens qui consolent de tout.

C'est cet étrange jeune homme de soixante-dix-neuf ans, surprenant de verve, de fantaisie et de cynisme, qu'un soir de 1950 devaient découvrir, en tournant le bouton de leur poste, les millions d'auditeurs de la radio.

Léautaud n'a pas changé, il est demeuré tel qu'en lui-même déjà l'Eternité le change. Son rire, ce rire d'Alceste qu'on n'avait jamais entendu, retentit toujours dans la vieille niche abandonnée de Fontenay-aux-Roses, où le Misanthrope, entouré de ses derniers compagnons, écrit aux chandelles les dernières lignes du testament — en dix mille feuilletts — du petit garçon qui mourut à cinq ans en serrant son chien sur son cœur.

Georges REYER.

**CES SIX PHOTOS ONT ÉTÉ PRISES EN 90 SECONDES.**

**PENDANT QUE NOTRE REPORTER POSAIT À LEAUTAUD UNE QUESTION EMBARRASSANTE :**



**SA RÉPONSE S'INSCRIT D'ABORD SUR SON VISAGE QUI REVÊT SIX MASQUES :  
ÉTONNÉ, ATTENDRI, SCEPTIQUE, SARDONIQUE, MÉFIANT ET ENFIN DIABOLIQUE**



**IL VA RÉPONDRE. ENFANT, IL N'À CONNU. DIT-IL. OU'UN FOYER : CELUI DES ARTISTES.**